Salinero Gregorio, de Kermoal Alexis,
Maîtres, domestiques et esclaves du Siècle d'or. Les relations de dépendance à Trujillo au xvi^e siècle.

Madrid, Casa de Velázquez, 2006, XIII-85 p.
ISBN : 978-8495555883

Au xvi^e siècle, Trujillo est une ville moyenne de 7 à 8 000 habitants. Dans cette ville et sa région sont nés et ont grandi de nombreux capitaines qui se sont illustrés dans la colonisation des Amériques, comme Hernan Cortés ou Francisco et Hernando Pizarro. Au cours de ce siècle, près de 2 000 personnes – un des plus forts contingents partis d'Espagne – quittent la ville et son district pour aller se fixer aux Indes, au Pérou notamment. Parmi les passagers qui embarquaient à Séville, très nombreux étaient les *criados* (domestiques), objets de nombreux contrats notariaux conservés depuis 1551 par la municipalité de Trujillo.

C'est en étudiant les registres notariaux de cette ville (près de 100 liasses volumineuses pour la seconde moitié du xvi^e siècle) et en s'intéressant aux *criados* que l'on peut mieux connaître ces émigrants, leur domesticité, leur mode de vie et leurs structures familiales, leur comportement vis-à-vis des Indiens et des Noirs, leurs pratiques clientélistes et leurs relations avec la Péninsule.

Habituellement étudiés dans des travaux bien séparés, ici, maîtres, domestiques et esclaves sont traités conjointement, chaque catégorie selon son statut, celui-ci pouvant être strictement délimité ou, au contraire, plus diffus, avec des interférences dues à la cohabitation au sein du groupe familial.

Les relations, très complexes, entre maîtres, domestiques et esclaves ont été abordées à partir de cinq questions : que vaut un esclave et que vaut le service domestique ? Qui sont les maîtres et les propriétaires des esclaves et des domestiques ? Comment la hiérarchie domestique renseigne-t-elle sur la diversité des relations ? Qu'est-ce que le service domestique ? Enfin, qu'est-ce que le service de l'esclave et qu'en sait-on ?

À la fin du xvi^e siècle, on pouvait se procurer facilement des esclaves en les achetant aux marchés d'esclaves dans les villes voisines d'Estrémadure, d'Andalousie ou du Portugal. La course étant alors en plein développement tant en Méditerranée que dans l'Atlantique, le prix de l'esclave était si bon marché que même les familles de la petite noblesse de Trujillo, celles des marchands et des artisans pouvaient en acquérir un.

Les registres notariaux permettent d'avoir une indication assez précise sur les différentes modalités d'acquisition d'un esclave. Celle-ci pouvait se faire par voie d'échange ou d'achat entre particuliers, d'achat aux enchères organisées lors des foires locales, d'achat à un négrier ; elle pouvait également résulter d'un héritage, d'une dot ou d'un simple troc contre un objet. Si les documents révèlent que les habitants de Trujillo n'étaient généralement pas impliqués dans la traite des esclaves, quelques indices cependant, comme, par exemple, une licence royale accordée à un groupe de particuliers pour vendre aux Indes 99 esclaves, montrent que les relations avec Séville et avec les Amériques ont entraîné certains d'entre eux à se livrer à ce commerce. Ce trafic des esclaves alimentait essentiellement les besoins en main d'œuvre des exploitations agricoles et du service des familles aux Indes. Enfin, l'étude des registres fait apparaître clairement que le coût du service domestique à cette époque où le prix de l'homme était très bon marché dépassait très largement l'investissement que représentait l'achat d'un esclave qui, de plus, pouvait toujours être revendu en cas de besoin.

Le premier groupe social pour le nombre d'esclaves et de domestiques employés alors à Trujillo était évidemment la noblesse. Elle constituait les deux tiers des maîtres. C'était des nobles détenteurs de seigneuries et de majorats, exerçant surtout des charges administratives comme celles de *regidor*, *corregidor*, administrateur du roi… (p. 16).

Le deuxième groupe était celui des ecclésiastiques. D'après les documents, ceux-ci détenaient davantage d'esclaves que de domestiques, à l'inverse des marchands et de ceux qui exerçaient des professions libérales, comme les médecins et les avocats.

Singulièrement, les artisans sont quasiment absents parmi les détenteurs d'esclaves et de domestiques, tant il est vrai que cette catégorie sociale apparaît très rarement dans les archives notariales. Très probablement, beaucoup d'apprentis artisans avaient en effet des fonctions de service (p. 17).

Les services de domesticité étaient très étendus et dépendaient de la position sociale du maître : majordomes, hommes de confiance, esclaves formant la main d'œuvre dans les propriétés… Ainsi, par exemple, grâce à sa domesticité nombreuse, le célèbre Hernando Pizarro, qui a participé à la conquête du Pérou aux côtés de son frère Francisco, a continué à gérer son patrimoine, tant au Pérou qu'en Estrémadure, depuis sa prison au château de La Mota, puis à Medina del Campo. Pour ce faire, il pouvait bénéficier d'antennes qui le reliaient au monde extérieur et faire appel à « un réseau très fourni de clients, d'hommes de confiance et de domestiques de haute volée » (p. 17).

Les contrats notariaux étudiés montrent nettement que le maître, c'est-à-dire celui qui exerce son

BCAI 23 (2007) Salinero Gregorio, de Kermoal Alexis: Maîtres, domestiques et esclaves du Siècle d'or. Les relations de dépendance à Trujillo au xvie siècle., recensé par Abd El Hadi Ben Mansour
© IFAO 2026 BCAI en ligne http://www.ifao.egnet.net

autorité sur l'esclave ou le domestique, s'identifie presque toujours à une personne unique, mais que celle-ci ne se confond pas forcément avec le propriétaire. En effet, le maître pouvait aussi bien être un membre de la famille du propriétaire, un usufruitier ou même un tiers ayant reçu procuration du propriétaire.

L'esclave pouvait ne pas être la propriété d'une personne unique, mais la propriété commune d'une institution religieuse par exemple, d'un couple, d'une mère et de son fils, etc. Assez souvent, cette copropriété était source de longues batailles juridiques lors des successions et fréquents étaient les procès auxquels elle donnait lieu.

Bien que fragmentaires, les indications données par les archives laissent penser que les esclaves se rencontrent plus souvent que les domestiques dans des familles à revenu moyen ou modeste. Cela s'explique fort bien : souvent loués ou travaillant à l'extérieur auprès d'une tierce personne, les esclaves fournissent un appoint aux ressources de leur maître. Leur travail est un soutien économique et c'est la raison pour laquelle, dans les archives, un très grand nombre de femmes, et particulièrement de veuves, de célibataires et de religieuses – et celles de Trujillo étaient rarement riches –, étaient propriétaires d'esclaves, généralement d'un Morisque ou d'un Noir. Cette constatation remet fortement en cause l'idée, du moins pour la période concernée, que la possession d'un esclave dénote un certain luxe.

Bien sûr, plus on s'élève dans la hiérarchie sociale des maîtres et plus nombreuses sont les catégories de leurs domestiques : hommes de confiance chargés de missions délicates, administrateurs de domaines, de rentes ou de chapellenies, majordomes…, jusqu'aux simples domestiques. Toutes les catégories de la domesticité sont présentes dans les actes notariaux étudiés ici, et les tâches et services de chacune d'entre elles, bien définis (p. 35-55).

Hiérarchiquement, le domestique est un second maître pour l'esclave qui est placé au plus bas de l'échelle familiale. Sa méconnaissance de la langue du maître souvent, son incapacité juridique surtout et le désir de fuir qu'on lui prête généralement rendent l'esclave peu apte à remplir des missions lointaines ou des missions de confiance pour son maître. Ce sont donc les majordomes qui règnent sur les esclaves. Ils les surveillent, organisent leur travail, leur infligent les punitions décidées par le maître, se chargent de leur vente aux enchères… Il arrive parfois que, pour le remercier de ses bons et loyaux services, le maître donne l'esclave en héritage à son serviteur, consacrant ainsi la suprématie de celui-ci sur celui-là.

Marqué au fer par le vendeur ou par le maître, l'esclave est dépossédé de son identité. Il est arraché à son milieu de vie habituel, il perd son nom et il est baptisé d'un nom espagnol, souvent celui du maître. Les actes d'affranchissement enregistrés sont rares et les cas de libération immédiate et inconditionnelle sont exceptionnels. Le plus souvent, les actes notariaux étudiés ici ne permettent pas de connaître les raisons précises qui poussent le maître à libérer son esclave, mais on y relève que les libérations concernent, presque toujours, des esclaves âgés de 50 ou 60 ans : en réalité, le maître veut se débarrasser de la sorte d'un individu devenu trop âgé pour travailler et considéré alors comme une bouche inutile à nourrir. Certaines libérations sont simplement dues à des *rescates*, des rachats effectués par les familiers des captifs ; d'autres pourraient être motivées par des rapports de concubinage unissant le maître et son esclave. En matière de concubinage, précisons qu'aucun acte notarial ne signale la reconnaissance par le maître de ses enfants naturels nés d'une captive, alors que les enfants naturels nés d'une servante sont parfois reconnus.

La libération ne garantit pas à l'esclave son intégration dans la société, car il ne dispose pas d'un capital lui permettant de s'établir comme c'est parfois le cas pour des domestiques, lorsqu'ils quittent le service de leur maître. Sa libération ne lui garantit pas non plus une quelconque promotion sociale. Au mieux, l'esclave affranchi devient domestique chez un autre maître.

En examinant les documents du fonds notarial de Trujillo, on est surpris de trouver des esclaves en aussi grand nombre dans une ville somme toute assez petite qui, en outre, n'était ni un port, ni un marché de captifs occasionnel : la raison en est bien, encore une fois, qu'au XVI^e^ siècle le prix de l'homme n'était pas cher et que l'achat d'un esclave était un investissement jugé très rentable. On est encore plus surpris de constater que, dans cette Espagne du Siècle d'or qui débattait longuement sur le statut des Indiens, sur la manière de les évangéliser et sur le traitement qui leur était infligé, la question de l'esclavage et de la condition des esclaves n'avait jamais été posée, ni par les autorités civiles, ni par les autorités religieuses. Serait-ce parce que, à la différence des domestiques, les esclaves étaient écartés de la vie religieuse ? En tout cas, il est confirmé qu'en la matière la préoccupation morale pesait peu sur la conscience des hommes de cette époque.

Ce livre n'offre pas uniquement une analyse des multiples formes économiques, sociales et juridiques des relations de dépendance domestique et servile qui avaient cours au Siècle d'or ; son mérite est aussi d'avoir fait ressortir, grâce à une documentation notariale abondante, que, au tournant des XVI^e^-XVII^e^ siècles, les esclaves étaient alors bel et bien présents en

BCAI 23 (2007) Salinero Gregorio, de Kermoal Alexis: Maîtres, domestiques et esclaves du Siècle d'or. Les relations de dépendance à Trujillo au xvie siècle., recensé par Abd El Hadi Ben Mansour
© IFAO 2026 BCAI en ligne http://www.ifao.egnet.net

Espagne, et en grand nombre, contrairement à ce qu'ont pu affirmer certains historiens qui cherchaient à en minimiser la présence.

Texte et images s'entremêlent ici avec bonheur ; ils s'imbriquent fortement ; ils sont contemporains, et les 22 dessins à la plume exécutés par Alexis de Kermoal entrent presque magiquement « en résonance avec les préoccupations de l'historien » qu'est l'auteur du texte, Gregorio Salinero.

Abd El Hadi Ben Mansour
Cnrs - Paris

BCAI 23 (2007) Salinero Gregorio, de Kermoal Alexis: Maîtres, domestiques et esclaves du Siècle d'or. Les relations de dépendance à Trujillo au xvie siècle., recensé par Abd El Hadi Ben Mansour
© IFAO 2026 BCAI en ligne http://www.ifao.egnet.net